

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 19

Artikel: La duchesse
Autor: Marrot, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255211>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

++ POUR LA FAMILLE **

PARAISSANT

A PORRENTROY



N° 19

Supplément du Dimanche 14 mai

1905

LA DUCHESSE (Suite et fin)

Le ciel ne devait-il point, aujourd'hui, une compensation à la mère Barbeau ? A l'âge où les autres femmes du pays vivaient en famille, près de leurs gars et de leurs filles, n'avait-elle pas souffert d'une solitude d'autant plus profonde qu'elle le devait à l'abandon de celui qui eût dû la protéger ? Elle s'était habituée à l'idée d'une compensation. Déjà un petit héritage lui permettait, depuis plusieurs années, de vivre plus à son aise ; mais elle attendait mieux que cela, et rien de vague dans son espoir : elle détaillait dans son esprit toutes les circonstances qui entoureraient le retour triomphal, à Faulcy, de sa fille Nanette. Oui, la petite gardense d'oies qu'on avait vu découverte de courtes hardes, un long brin de saule à la main, sur le bord des étangs vaseux, reviendrait avec un train de reine par la grande route de Paris. Quand la mère Barbeau apercevait de son œil clair un équipage soulevant au loin la poussière, son cœur battait ; le nuage poudreux s'approchait, s'épaississait, passait et, se dissipant le long des talus, la laissait un instant détrompée, mais non désabusée. Elle prenait même en pitié cette voiture, sans armes de duchesse sur les panneaux !

Elle n'entretenait d'ailleurs personne de sa chimère. Aussi la trouvait-on fiérotte, pour une femme que son propre à rien de mari avait quittée et qui vivait privée d'enfant. Les buandières en desserraient joliment les dents au lavoir, entre deux coups de battoir sur le linge. Quoi ! c'était celle-là qui méprisait tout le village !

Mais la mère Barbeau laissait jaser. Car, si elle ne croyait plus beaucoup aux contes que les mères grands nasillent près de l'oribus et où l'on voit tant de pauvres filles épousées par de grands seigneurs, pouvait-elle être incrédule à de vraies prédilections ? C'est pourquoi elle passait très raide devant tout le monde, la mère de madame la duchesse ; elle suivait obstinément un rêve devenu son idée fixe ; et, insensible à tout ce qui se disait autour d'elle, elle bâtissait, en imagination, un château vaste qui abritait à jamais de l'orage sa petite ferme.

Cette même année, l'hiver fut très rude.

On était en janvier. Un vent âpre brisait, dans le Bois Brûlé, les branches des arbres ; il produisait un bruit plaintif comme le cri des oiseaux à qui le rebouteux arrachait le foie pour ensorceler le village. La mère Barbeau, assise près d'un feu bien flambant, entendit frapper à sa porte. Elle ne connaissait pas la manière de frapper de la personne qui demandait à entrer dans la ferme. On reconnaît, d'ordinaire, quelle est la main qui sollicite l'hospitalité.

La pauvre, en quête d'abri, frappe plus timidement que la voisine venue pour passer un bout de veillée. Cette fois-ci le coup de heurtoir était incertain, à la fois frissonnant d'anxiété et de joie.

La mère Barbeau tressaillit et fit signe à la servante d'aller ouvrir.

Bientôt après, une pauvre fille, tout en haillons, un petit paquet à la main, se précipitait dans la chambre.

— Mère, dit-elle, sans préparation, mère, je suis Nanette, je suis votre petite-fille que vous attendiez depuis si longtemps.

Et elle voulut embrasser la vieille fermière ; mais celle-ci, rigide et muette, se tenait debout devant la cheminée, sans faire un geste pour participer au mouvement de l'inconnue. Sa fille ! cette mendicante ! Allons donc ! Une intrigante qui, pour se faire bien venir, voulait sans doute abuser de son bon cœur et de son regret maternel connu de tout le pays.

Nanette non plus ne dit pas un mot. Lentement, toute confuse, elle s'agenouilla pour ouvrir son petit paquet sur le carreau. Elle en tira des papiers et les tendit à la mère Barbeau.

— Voyons, dit la fermière, c'est un morceau de pain qu'il vous faut. Vous n'avez pas besoin de me conter des fables. Que voulez-vous que je fasse de vos papiers ? Je ne sais pas lire... mais ma fille est autrement que vous !...

Nanette, alors, en mots entrecoupés, raconta toute sa navrante histoire. On ne faisait pas toujours fortune loin du pays ! à preuve elle, qui n'avait jamais pu se tirer de misère ! Et elle ne disait pas tout .. Bien des choses plus tristes, des aveux plus lourds restaient comme étouffés dans sa gorge que resserraient l'émotion, la honte, la suffocation des sanglots.

Était-ce pourtant sa faute si son père l'avait emmenée toute petite. Il était mort et elle revenait à la maison, n'était-ce pas tout naturel ? Et comme elle avait souffert du froid et de la faim pendant ce voyage si long !

— Oh ! oui, bien souffert, disait la pauvre fille ; mais je m'étais fait renseigner sur le village, et je sentais diminuer ma misère, à mesure que j'approchais ! Plus qu'une lieue, me disais-je, plus qu'un kilomètre, et je demandais aux gens que je rencontrais : Où est donc la ferme de la mère Barbeau ?

— Vous y êtes. C'est là-bas.

— Merci, braves gens !

Et, se sentant près des fenêtres où brillait la lueur de la lampe, elle était toute consolée et toute aise : elle oubliait ses malheurs.

— M'y voici donc enfin, se disait-elle.

Nanette ne pensait plus aux gerçures de son visage et de ses mains ; elle ne souffrait plus et elle racontait comment elle avait frappé à la porte, et voilà comment sa mère la recevait ! On la repoussait dans le besoin ; elle était la plus malheureuse de toutes les abandonnées !

Plus la pauvre insistait ainsi, moins la mère Barbeau reconnaissait sa fille. Elle regarda bien en face ce visage défloré par la douleur. Mais on change, et, d'ailleurs, comment croire !

— Tenez, dit la vieille fermière, en donnant quelques sous à la pauvresse, l'auberge n'est pas loin.

Nanette, alors, ne dit plus rien. Maladroitement, sans presque le voir à travers ses larmes, elle refit son mince paquet, sur lequel glissaient de gros pleurs. Elle ne leva plus qu'une seule fois des yeux suppliants sur la fermière, mais celle-ci tournait le dos :

— Chère maman ! gémit-elle sur le ton qu'elle prenait jadis, lorsqu'elle était enfant.

La mère Barbeau se retourna tout d'une pièce, frappée de cette voix, comme d'un appel lointain, mais ses yeux tombèrent sur la loqueteuse accroupie et sur le paquet si maigre où tremblaient deux mains gourdes et gonflées.

Nanette, n'espérant plus rien, se leva, et baissant la tête, sortit de la chambre chaude. Elle repassa le seuil de la ferme dont la grosse porte retomba de tout son poids. Là, elle se trouva seule, dans l'obscurité du chemin, entre les haies chargées de glaçons.

— Les gens ne savent plus qu'inventer pour vivre sans rien faire, dit la mère Barbeau à sa servante. Ne s'imaginent-elle pas, celle là, de se faire passer pour ma fille, dans ce trousseau ! Pendant un instant, j'avais envie d'envoyer chercher le garde-champêtre, mais les pauvres gens qui n'ont pas de gîtes sont assez malheureux, sans qu'on y ajoute des duretés. Seulement, quand on ne les connaît point, il n'est guère prudent de les laisser s'installer dans les fermes. Mieux vaut, bien sûr, les envoyer coucher à l'auberge.

— On aurait peut-être pu, insinua la servante, lui permettre de coucher dans le fournil ou dans la grange.

La mère Carbeau fut frappée de ces paroles.

Elle dit, en s'adoucissant un peu :

— Certainement, je l'aurais bien permis... Puis elle ajouta d'un ton dur :

— Mais elle a essayé de se faire passer pour ma fille ! pour la duchesse, ma fille ! Oh !!

Et la mère Barbeau, la conscience tranquillisée par l'aumône faite à la malheureuse enfant, gagna son grand lit à la duchesse, et là, elle s'endormit en pensant à la joie prochaine qu'elle éprouverait en embrassant la grande dame, sa fille.

Au dehors, le froid redoublait, et Nanette, assise près d'un tronc d'arbre, se garantissait mal, avec une vieille cape en lambeaux, du vent qui soufflait avec une violence grandissante. Car elle n'avait point voulu aller à l'auberge ; elle restait là, aux portes de la ferme de sa mère, un peu aussi par faiblesse et par lassitude du chemin, mais surtout par désespoir.

Tout ce qui venait de lui arriver lui semblait un cauchemar de misère. Comment se faisait-il donc qu'elle se trouvait à cette heure, non pas devant un bon feu d'une cheminée, pleurant de douces larmes en racontant ses souffrances de la veille, mais comme une couronne sans feu ni lieu, dont on ne veut nulle part. La bise glaciale pénétrait son maigre corps.

Cependant, le vent tomba, mais le froid restait très intense. L'eau gelait dans les mares voisines. Étoiles et lune semblaient absentes du ciel couvert par de gros nuages sombres ; la neige bientôt tacha l'espace de ses flocons et recouvrit le sol d'une couche épaisse.

Nanette resserrait en vain contre elle sa cape toute déchirée ; elle n'entendait plus, elle ne voyait plus. Ses yeux maintenant étaient secs ; elle n'avait plus la force de sangloter. A peine, le matin, avait-elle mangé un peu de pain. Elle essaya de se traîner encore une fois vers la ferme pour invoquer la pitié ; elle put se relever, mais l'effort qu'elle fit la priva de l'appui du tronc auprès duquel elle était assise, et elle retomba à côté, sur la neige qui recouvrait le sol.

A ce moment, douillettement plongée dans son grand lit, si confortable, si chaud, la mère Barbeau rêvait qu'une voiture superbe, aux panneaux richement armoriés, trainée par deux magnifiques percherons, et conduite par un cocher tout galonné d'or, s'arrêtait à sa porte, qu'un laquais se précipitait pour ouvrir la portière, et qu'une grande dame, sa fille, en descendait...

Au petit jour, un roulier passa.

— Eh là ! mère Barbeau, est-ce ainsi qu'on laisse périr à sa porte le pauvre monde... Ouvrez-nous... Mais ouvrez-nous donc !

Le roulier venait de rencontrer le corps de Nanette. Il accompagnait ses appels d'une volée de coups de marteau, à réveiller tout un cimetière.

La mère Barbeau dut secouer son beau rêve de fortune et aller ouvrir.

— Eh ! mon Dieu ! qu'est-ce donc, disait-elle en accourant de toute la vitesse de ses vieilles jambes.

Quand elle vit Nanette, la mendicante, que tout-à-l'heure, dans son mouvement d'orgueil, elle avait refusé de recevoir, elle fut profondément émue. Elle s'empressa autour de la malheureuse qu'elle avait si durement éconduite. Le